

L'ILE DES ESCLAVES

Le théâtre représente une mer et des rochers d'un côté, et de l'autre quelques arbres et des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

Iphicrate s'avance tristement sur le théâtre avec Arlequin.

IPHICRATE, s'avance tristement sur le théâtre avec Arlequin.

Arlequin ?

ARLEQUIN, avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.

Mon patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette île ?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim ; voilà mon sentiment et notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, et j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas ! Ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi ; quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée, je ne sais ce qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île, et je suis d'avis que nous les cherchions.

étique: Fièvre étique, fièvre habituelle qui amaigrit le corps. On dit aujourd'hui fièvre hectique. Par extension, très maigre. Corps, visage étique. [L]

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh, ne perdons point de temps, suis-moi, ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! Qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! Chaque pays a sa coutume : ils tuent les maîtres, à la bonne heure, je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! Encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté, et peut-être la vie ; Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN, prenant sa bouteille pour boire.

Ah ! Je vous plains de tout mon coeur, cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc ?

ARLEQUIN, siffle.

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, distrait, chante.

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parle donc, as-tu perdu l'esprit, à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, riant.

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ; je vous plains, par ma foi, mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, à part les premiers mots.

Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.

Haut.

Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies.

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et en ce cas-là, nous nous embarquerons avec eux.

ARLEQUIN, en badinant.

Badin, comme vous tournez cela.

Il chante.

L'embarquement est divin
Quand on vogue, vogue, vogue,
L'embarquement est divin
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE, retenant sa colère.

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE.

Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ; s'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

Goberger (se) : Prendre ses aises, divertir, se moquer. [L]

IPHICRATE, un peu ému.

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, indifféremment.

Oh cela se peut bien, chacun a ses affaires ; que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE.

Esclave insolent !

ARLEQUIN, riant.

Ah ah, vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, se reculant d'un air sérieux.

Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais va, je te le pardonne : les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes j'étais ton esclave, tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort : eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus

raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes camarades et tes maîtres.

Il s'éloigne.

IPHICRATE, au désespoir, courant après lui l'épée à la main.

Juste ciel ! Peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

SCÈNE II.

Trivelin, avec cinq ou six insulaires, arrive conduisant une Dame et la suivante, et ils accourent à Iphicrate qu'ils voient l'épée à la main.

TRIVELIN, faisant saisir et désarmer Iphicrate par ses gens.

Arrêtez, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon esclave.

TRIVELIN.

Votre esclave ? Vous vous trompez, et l'on vous apprendra à corriger vos termes.

Il prend l'épée d'Iphicrate et la donne à Arlequin.

Prenez cette épée, mon camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le ciel vous tienne gaillard, brave camarade que vous êtes !

TRIVELIN.

Comment vous appelez-vous ?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oui vraiment.

Dans le futur, Vashti habite sous terre dans une petite chambre qu'elle ne quitte jamais, au sein d'une entité appelée « la Machine » qui lui fournit tout ce dont elle a besoin. Elle ne communique avec d'autres humains que par visioconférence, jusqu'au jour où son fils, Kuno, lui demande de venir le voir à l'autre bout du monde.

Elle consulta de nouveau le Livre¹. Elle devint très nerveuse et s'allongea dans son fauteuil, le cœur palpitant. Imaginez-la sans dents ni cheveux. Au bout de quelques minutes, elle dirigea son fauteuil vers le mur et appuya sur un bouton qui lui était peu familier. Le mur s'écarta lentement. A travers l'ouverture, elle aperçut un tunnel qui s'incurvait légèrement, de telle façon qu'elle n'en apercevait pas la fin. Si elle voulait voir son fils, c'était là que commençait le voyage.

Bien entendu, elle connaissait tout du système de transport. Il n'y avait rien de mystérieux là-dedans. Elle ferait venir une navette avec laquelle elle s'envolerait dans le tunnel jusqu'à l'ascenseur menant à la station de dirigeable : le système était utilisé depuis de très nombreuses années, bien avant l'instauration universelle de la Machine. Et Vashti avait évidemment étudié la civilisation juste antérieure à la sienne – cette civilisation qui s'était méprise sur les fonctions du système, et l'avait utilisé pour amener les gens aux choses, au lieu d'amener les choses aux gens. Quelle drôle d'époque c'était, quand les hommes portaient pour changer d'air plutôt que changer l'air de leur chambre ! Et pourtant... Elle avait peur du tunnel : elle ne l'avait pas vu depuis la naissance de son dernier enfant. Il tournait, mais pas exactement comme dans son souvenir ; il était lumineux mais pas autant que ce qu'un conférencier avait suggéré. Vashti fut saisie de terreur à l'idée d'une expérience directe. Elle recula dans la chambre, et le mur se referma.

« Kuno, dit-elle, je ne peux pas venir te voir. Je ne me sens pas bien. »

Aussitôt, un énorme appareil lui tomba dessus depuis le plafond, et un thermomètre vint se poser automatiquement contre son cœur. Elle demeura là, impuissante. Des compresses rafraîchissaient son front. Kuno avait télégraphié à son docteur.

Les passions humaines se manifestaient donc toujours au sein de la Machine. Vashti but le médicament que le médecin projeta dans sa bouche, et la machinerie se retira dans le plafond. La voix de Kuno se fit entendre, demandant comment elle se sentait.

« Mieux. » Puis, avec irritation : « Mais pourquoi ne viens-tu pas plutôt me voir, toi ? »

– Parce que je ne peux pas quitter cet endroit.

– Pourquoi ?

– Parce que, à tout moment, quelque chose d'énorme pourrait se produire.

– Es-tu déjà monté à la surface de la Terre ?

– Pas encore.

– Qu'y a-t-il alors ?

¹ Le guide des règles de la Machine.

– Je ne vous le dirai pas à travers la machine. »

Elle reprit sa vie normale.

E.M. Forster, *La Machine s'arrête*

Je m'appelle Saad Saad, ce qui signifie en arabe *Espoir Espoir* et en anglais *Triste Triste*; au fil des semaines, parfois d'une heure à la suivante, voire dans l'explosion d'une seconde, ma vérité glisse de l'arabe à l'anglais; selon que je me sens optimiste ou misérable, je deviens Saad l'Espoir ou Saad le Triste.

A la loterie de la naissance, on tire de bons, de mauvais numéros. Quand on atterrit en Amérique, en Europe, au Japon, on se pose et c'est fini: on naît une fois pour toutes, nul besoin de recommencer. Tandis que lorsqu'on voit le jour en Afrique ou au Moyen-Orient...

Souvent je rêve d'avoir été avant d'être, je rêve que j'assiste aux minutes précédant ma conception: alors je corrige, je guide la roue qui brassait les cellules, les molécules, les gènes, je la dévie afin d'en modifier le résultat. Pas pour me rendre différent. Non. Juste éclore ailleurs. Autre ville, pays distinct. Même ventre certes, les entrailles de cette mère que j'adore, mais ventre qui me dépose sur un sol où je peux croître, et pas au fond d'un trou dont je dois, vingt ans plus tard, m'extirper.

Je m'appelle Saad Saad, ce qui signifie en arabe *Espoir Espoir* et en anglais *Triste Triste*; j'aurais voulu

m'en tenir à ma version arabe, aux promesses fleuries que ce nom dessinait au ciel ; j'aurais souhaité, l'orgueil comme unique sève, pousser, m'élever, expirer à la place où j'étais apparu, tel un arbre, épanoui au milieu des siens puis prodiguant des rejets à son tour, ayant accompli son voyage immobile dans le temps ; j'aurais été ravi de partager l'illusion des gens heureux, croire qu'ils occupent le plus beau site du monde sans qu'aucune excursion ne les ait autorisés à entamer une comparaison ; or cette béatitude m'a été arrachée par la guerre, la dictature, le chaos, des milliers de souffrances, trop de morts.

Chaque fois que je contemple George Bush, le président des Etats-Unis, à la télévision, je repère cette absence de doutes qui me manque. Bush est fier d'être américain, comme s'il y était pour quelque chose... Il n'est pas né en Amérique mais il l'a inventée, l'Amérique, oui, il l'a fabriquée dès son premier caca à la maternité, il l'a perfectionnée en couches-culottes pendant qu'il gazouillait à la crèche, enfin il l'a achevée avec des crayons de couleur sur les bancs de l'école primaire. Normal qu'il la dirige, adulte ! Faut pas lui parler de Christophe Colomb, ça l'énerve. Faut pas lui dire non plus que l'Amérique continuera après sa mort, ça le blesse. Il est si enchanté de sa naissance qu'on dirait qu'il se la doit. Fils de lui-même, pas fils de ses parents, il s'attribue le mérite de ce qui lui a été donné. C'est beau, l'arrogance ! Magnifique, l'autosatisfaction obtuse ! Splendide, cette vanité qui revendique la responsabilité de ce qu'on a reçu ! Je le jalouse. Comme j'envie tout homme qui jouit de la chance d'habiter un endroit habitable.